

## Discours de rentrée 2007-2008

### Un âge qui a de l'avenir

Je ne vous apprends rien : jadis la vie était à angle droit ; aux âges où l'on était jeune (enfance, adolescence, âge adulte) succédait sans transition l'âge où l'on était vieux. Au temps de Balzac, *La femme de trente ans* avait, en grande partie, sa vie derrière elle.

Aujourd'hui, un âge en plus, une *vie en plus*, est venue s'intercaler entre d'une part, *le temps du développement* (l'âge où l'on grandit) et l'âge adulte et d'autre part, l'âge de la sénescence, celui reporté à de plus en plus tard des maladies compactes. Si nous vivons de plus en plus longtemps, c'est grâce à ce troisième âge plein de surprises qui n'est plus la jeunesse mais qui n'est certainement pas encore la vieillesse ; il va durer plusieurs décennies presque autant qu'une vie entière, il n'y a pas si longtemps encore. Il y a un siècle, l'espérance de vie d'un Belge était de l'ordre de 50 ans ; elle est aujourd'hui de 80 ans et cette évolution favorable ne s'arrêtera pas là : visitez une maternité, regardez les enfants qui viennent de naître : un sur deux deviendra centenaire en restant en bonne santé. Nous sommes redevables au XXe siècle de 30 années d'espérance de vie. Trente années qui constituent l'âge de la grande maturité. Dans un ouvrage intitulé Une vie en plus, Dominique Simonnet, rédacteur en chef de *l'Express*, interroge Joël de Rosnay, un des Français les plus écoutés, biochimiste, écrivain scientifique et conseiller de la Cité des sciences. Cet homme très pris au sérieux n'hésite pas à dire que celui qui meurt à 90 ans, meurt *prématurément*. " Nous pourrions ", dit-il, " ... allonger encore d'une trentaine d'années la durée pour la plus grande majorité des gens et plus encore, vivre en forme pendant ces années supplémentaires. Nous ne pouvons pas vraiment agir sur notre héritage génétique ni sur l'environnement dans lequel nous vivons. En revanche, nous pouvons contrôler notre mode de vie, notre alimentation, l'entretien de notre corps, notre sommeil, notre résistance au stress. Le défi d'aujourd'hui, ce n'est pas d'accéder à l'immortalité, mais bien de réussir sa longévité ". " L'enjeu ", ajoute-t-il un peu plus loin, " ce n'est pas tellement de vivre longtemps mais de bien vivre ce supplément d'âge. On

pense que la durée normale d'un être humain est de 120 à 140 ans. Mais on le sait, certains chercheurs pensent qu'on pourrait aller plus loin encore, grâce à des procédés qui guident, aujourd'hui déjà, la recherche scientifique (régénérescence de cellules qui ne se renouvellent pas, élimination de cellules indésirables, ... ) ". On sait aussi que pour devenir centenaire, il faut commencer dès le plus jeune âge, par la façon de se nourrir, par l'exercice physique, ... par l'hygiène de vie, par sa façon d'être avec les autres et avec soi-même. *Pour devenir centenaire il vaut mieux commencer jeune*, dit très justement un proverbe venu de Russie.

Si la vie est de plus en plus longue, ce n'est pas parce que les âges jeunes et la sénescence se sont allongés, c'est parce que le troisième âge, cet âge émergent, cet âge de transition entre la jeunesse et la vieillesse, est de plus en plus long.

Il va donc falloir en tenir compte. Comment ? Est-il, par exemple, raisonnable d'avancer la retraite quand la mort recule ? Ce n'est pas moi qui pose la question, c'est François de Closets " Vingt-cinq ans de vie inactive dans sa jeunesse, trente-cinq ans de vie active, vingt-cinq ans de retraite et des retraités en pleine forme, cherchez l'erreur ! ". Nous n'allons pas rencontrer ce débat aujourd'hui, ici, mais inviter chacun à donner un sens à sa longue vie, à sa *vie en plus*. Un sens qui ne trouvera pas dans l'inactivité mais, notamment, dans la réflexion et dans l'étude, dans la contemplation pour certains, pour beaucoup dans la création et dans l'entretien de la mémoire profonde qui va bien plus loin que les simples souvenirs, dans la reconstitution des généalogies en tant qu'éléments de cohésion du groupe. Jadis chaque nouveau né recevait plusieurs prénoms dont l'un ou l'autre perpétuait souvent la mémoire d'un ancêtre. L'enfant d'aujourd'hui ne reçoit, bien souvent, plus qu'un seul prénom, de préférence celui d'une vedette de cinéma ou du récent gagnant de la *star academy*. " Le Congo n'a jamais été aussi vaste que du temps de son histoire obscure " disait l'ethnologue Georges Balandier lançant ainsi une invitation à ne pas nous désintéresser

de ce qui fut grand, mais au contraire à donner de l'avenir au passé. *Le journal du matin est déjà dépassé, mais Homère est toujours d'actualité.* " La modernité " écrit Richard Lefrançois (*Les nouvelles frontières de l'âge*, Les presses de l'Université de Montréal, 2004). " marque en quelque sorte le passage d'un mode d'organisation sociale fondée sur le mythe à un mode guidé par l'idéologie (...). La modernité, affirme Michel Serres, enterre le Moyen Age : La raison et l'ordre triomphent de l'obscurantisme. La modernité désenchantée, évacue le monde de ses mystères et cherche à s'appropriier les vertus du passé ". Richard Lefrançois écrit encore : " En abolissant la croyance au surnaturel, en s'affranchissant de la tutelle monarchique et finalement en consacrant " la mort de Dieu " pour paraphraser Nietzsche l'homme moderne s'est cependant privé des certitudes traditionnelles qui lui servaient de guide ". Retenons qu'au troisième âge plus qu'à tout autre on peut donner du sens à sa vie en s'intéressant aux réalités qui changent lentement. Au troisième âge, on peut trouver du temps à consacrer au temps. N'est-ce pas formidable ?

A l'UTAN, nous plaçons depuis quelques années en faveur d'une étude approfondie de la sagesse populaire. Les mythes et " leurs corollaires, les légendes, les épopées, les croyances, les rites ont eu une valeur fondamentale pour la cohésion des sociétés d'avant l'histoire... " écrit le journaliste et écrivain scientifique Robert Clarke (*Il était une fois le temps*, éd. Tallandier, 2005). Il y voit, comme dans les grandes religions, " une importance morale, des guides de vie, des recettes pour les relations entre les hommes et des hommes avec le monde ". " Le mythe ", écrit-il encore, n'a jamais d'auteur. " Son message ne vient de nulle part, si non d'une origine surnaturelle. Il n'existe qu'installé à jamais dans le temps, dans la tradition, comme dans la vie quotidienne des membres d'un groupe ". Nous pensons, à Namur, nous pensons à l'UTAN que l'étude de la sagesse populaire rejoint cette préoccupation-là. C'est ce qui nous encourage à poursuivre, dans la voie que nous avons ouverte, il y a plusieurs années déjà, et que nous avons continué à tracer, rejoints en cela par des collègues espagnols, français et luxembourgeois. Nous venons de publier, au mois d'août, les résultats de deux recherches récentes portant l'une sur *l'Europe à table*

*dans la sagesse populaire*, l'autre sur *L'Europe au travail dans la sagesse populaire*. A la Commission européenne et à la Communauté Wallonie-Bruxelles, on nous fera savoir ce qu'on en pense.

Le troisième âge, c'est presque encore de l'inédit. Nous sommes des pionniers. A nous de découvrir, à nous d'innover, à nous de défricher, en partant, pourquoi pas, de l'hypothèse que si nous vivons de plus en plus longtemps, c'est parce que les jeunes ont de plus en plus longtemps besoin de nous. Prenons le risque d'être, quand il le faut, *la mauvaise conscience de notre temps.* " Quand je cesserai de m'indigner, j'aurai commencé ma vieillesse " écrit André Gide.

L'avez-vous remarqué : il existe une politique de l'enfance, de la jeunesse, de la vieillesse, mais il n'existe pas de politique de l'âge adulte et de son prolongement, le troisième âge. Pourquoi ? Parce qu'ils sont considérés comme des acteurs de la politique non comme un objet de la politique. Serons-nous à la hauteur ? Saurons-nous relever le défi ? Si oui, quelque chose de majeur est en train de se produire.

Puisque nous n'échappons pas à la longévité, autant apprendre à allonger la jeunesse de notre vie plutôt que sa vieillesse. La tâche n'est pas insurmontable. Nous sommes aidés pour réussir par deux mutations importantes :

1) Naguère encore, la perte du travail était très mal vécue. Aujourd'hui, le travail lui-même n'a plus la même considération. Cela pour une double raison, selon François de Closets qui renvoie dos à dos la droite dans son aspect capitaliste financier et la gauche dans sa dévalorisation du travail. " (...) le capitalisme industriel a été remplacé par un capitalisme purement financier. Au passage, le travailleur a disparu du paysage (...). Le salarié n'est plus qu'un moyen, un parmi d'autres ", pour atteindre un but de rentabilité financière. " Un moyen que l'on adapte, que l'on déplace, que l'on élimine en fonction de cette course au profit. Comment le travail pourrait-il conserver le moindre sens dans une économie à ce point déshumanisée ? " La gauche aussi a sa part de responsabilité. " Désormais le mieux du travail, c'est le moins de travail (...). Moins on travaille plus on est heureux ". En prenant sa retraite plus tôt, en ne faisant que 35 heures semaine ...". Aujourd'hui, c'est clair : celui

qui peut vivre sans travailler est considéré comme plus heureux que celui qui travaille ".

Donc le travail a, dans bien des cas, perdu sa fonction psychologique, celle de donner un statut supérieur à celui qui exerce une profession par rapport à celui qui ne travaille pas. Le retraité et le préretraité sont, de ce point de vue, souvent beaucoup moins pénalisés qu'avant. Faut-il le leur reprocher ? Certainement pas, s'ils ne transforment pas leurs loisirs en oisiveté, si on peut constater que l'on vend de moins en moins de pantoufles et de plus en plus de chaussures de marche.

2) Autre changement d'envergure.

Le " Jeunisme " qui, il y a peu encore, présentait le jeune comme l'avenir de l'adulte, comme l'avenir de l'homme, est aujourd'hui une idée dépassée. Est dépassée aussi l'idée que l'adulte est l'ennemi du jeune. Dans la *Philosophie des âges de la vie* parue chez Grasset en 2007, il y a quelques mois à peine, Eric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, tous deux professeurs à la Sorbonne, écrivent : " Si, d'une part, le jeune n'apparaît plus être l'avenir de l'adulte, c'est tout simplement parce que l'avenir n'est plus radieux et que nous sommes désormais passés, non sans doute à l'âge d'une disparition de l'avenir, mais à celui d'une crise profonde de l'idée de progrès. Nos *sociétés du risque* (Ulrich Beck), en fragilisant l'espoir et la confiance d'un futur meilleur, déstabilisent également les générations qui en sont les emblèmes. Si d'autre part, l'adulte n'est plus l'ennemi du jeune, c'est que l'un et l'autre vivent aujourd'hui " libres, ensemble " (...). Socialement, la jeunesse revendique aujourd'hui moins la liberté que la sécurité. L'autonomie culturelle étant conquise et l'autonomie économique rendue plus difficilement accessible, les jeunes se tournent désormais vers les adultes en sollicitant assistance et protection ". Jadis les jeunes, dans un monde encore autoritaire, voulaient leur liberté parce qu'ils étaient sûrs du lendemain. Aujourd'hui, ils se méfient de la liberté, ils comptent sur l'Etat-providence. " Un tel épuisement du jeunisme redonne, du même coup, place et fonction à l'âge adulte " écrivent encore Deschavanne et Tavoillot, avant d'ajouter quelques lignes plus loin " rétablir l'autorité à l'école et dans la famille, renforcer la fonction paternelle, lutter contre les incivilités, réparer la chaîne de transmission

des savoirs, maintenir les traditions : tous ces thèmes bien connus, sont dans l'air du temps ."

Voilà dans quel contexte s'inscrit le rôle des U.T.A. Il ne faudrait toutefois pas qu'elles s'imaginent qu'il suffit de restaurer mais qu'il s'agit d'inventer et de créer afin que demain ne suive pas seulement aujourd'hui mais le continue, afin que, demain, il y ait davantage qu'hier et qu'aujourd'hui. Voilà l'esprit dans lequel nous travaillons à Namur. Et ailleurs ! Car en 2006-2007, nous avons retroussé nos manches non seulement dans notre ville et ailleurs en Belgique, mais à Paris et à Lyon, mais à Vannes et à Lannion, mais à Barcelone et à Luxembourg, mais aussi au Canada, en Ontario et au Québec. Et nulle part, personne n'a songé à nous dire *Vous dont la barque est petite, retournez à vos rivages* (Dante).

Si la barque de l'UTAN est grande, quels sont ses moyens du bord, quel est en tout cas le principal d'entre eux ?

De l'argent, je ne peux pas en parler, sinon pour vous dire que j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que les petits ruisseaux faisaient les grandes rivières. J'ai rêvé que 800 étudiants de l'UTAN, soit un sur cinq, s'étaient cotisés à raison de seulement un euro par jour et cela pendant un mois, et dans mon rêve, grâce à ces 800 bienfaiteurs, que mes compagnons et moi nous avons ainsi pu dormir sans prendre de somnifères pendant toute une année. Nous avions, dans mon rêve, trouvé l'argent qui va probablement nous manquer cette année pour héberger l'ensemble de nos activités. A moins que 800 d'entre nous... , à moins que 800 petits ruisseaux...

Si nous n'avons pas d'argent, par contre nous pouvons compter sur des travailleurs bénévoles qui donnent d'eux-mêmes. Un bénévole c'est quelqu'un qui sait qu'on ne peut pas stocker le temps, qu'on ne peut pas en mettre de côté aujourd'hui pour en avoir davantage demain. Le temps non utilisé est du temps perdu pour toujours. Un bénévole de l'UTAN sait qu'il faut dilapider le temps pour ne pas le laisser se perdre. Il fait de son troisième âge un geste de générosité. *Donner de son temps, c'est donner de soi-même.* " Car qui donne du temps à quelqu'un lui donne une présence, une attention ou une action, qui implique de se donner au moins de façon partielle et momentanée (...). On notera le paradoxe que représente cette possibilité de donner de son temps " , c'est-à-dire quelque chose que l'on

ne possède pas : on peut en avoir l'emploi, mais on n'a pas le temps lui-même " écrit Pierre de Lauzun dans *Temps, Histoire, Eternité* paru en 2006 aux Editions *Parole et Silence*.

Ce temps, parce qu'il est destiné aux autres, les bénévoles essaient généralement de le valoriser. Ils ne veulent pas faire don de n'importe quel temps. A l'UTAN, près de 100 bénévoles vivent et parce qu'ils vivent, ils pourraient agir les uns sur les autres soit en se faisant du bien, soit en se faisant du tort. Mais ils ont compris depuis longtemps que l'expérience la plus structurante est celle du bien qu'on fait aux autres. La bonne entente a créé la charpente de l'UTAN, une charpente qui ne flotte pas comme un morceau de bois sur l'eau du temps, mais qui est traversée par le temps qui vivifie.

Voilà pourquoi le vaisseau est solide. Nous allons, avec un tel équipage, prendre la mer ensemble pour la traverser d'une nouvelle année. Paraphrasant le poète Saint-John Perse dans le discours qu'il prononça à Stockholm lorsqu'il fut honoré du prix Nobel de littérature, je formulerai – et je terminerai par là – le souhait que nous ayons tout au long de cette année la fierté de l'homme en route sous sa charge d'éternité, la fierté de l'homme en route sous son fardeau d'humanité, quand pour lui s'ouvre un humanisme nouveau (...). Nous aurons à Namur en 2007-2008 à définir notre part de contenu de cet humanisme nouveau. Bon vent !

